



LA CHANCE

Depuis l'enfance, Jim Rodgers vendait des journaux dans les rues de New-York. Mâlement il avait ce métier en horreur. Il rêvait d'avoir un métier...



homme habillé avec élégance lui demanda un journal et lui remit un billet de 10 dollars.

Avez-vous la monnaie ? demanda-t-il. Je ne crois pas, Monsieur, je vais voir.

Et Jim retourna laborieusement ses poches. Ne trouvant pas assez, il allait rendre le billet quand tout à coup plusieurs policiers surgirent de derrière une auto qui stationnait là et se précipitèrent vers l'inconnu. Celui-ci bondit aussitôt dans la direction opposée, plantant là Jim avec ses 10 dollars et poursuivit par les policiers.

C'était un vulgaire malfaiteur. Fut-il pris ? Jim ne le sut jamais. Il resta au même endroit, ahuri, ne sachant que faire, frottant machinalement le billet entre ses doigts.

Les jours passèrent. Jim garda précieusement les dix dollars qui représentaient pour lui une petite fortune. Enfin, il se décida. Il acheta un nécessaire complet de cirer de chaussures et s'établit un beau matin, tout joyeux à l'idée d'avoir un nouveau métier, à un carrefour fréquenté. Les affaires commencent à venir aussitôt. Les clients arrivent nombreux. Et Jim put enfin louer une chambre. Mais bientôt Jim eut envie d'avoir mieux que ce qu'il avait. L'occasion ne se présente pas. Il continue à cirer les chaussures, considérant sa vie comme ratée et perdant peu à peu tout courage. Ce fut alors qu'un vieillard de grande taille vint lui tendre ses pieds dans des chaussures d'un cuir jaune clair. Jim s'acquitta de son métier de sa besogne.

Eh ! Eh ! mon garçon, dit le vieillard avec satisfaction, voilà du beau travail ! Et comme Jim se taisait. — Etes-vous content de ce que vous gagnez en faisant ce métier ? demanda-t-il à brûle-pourpoint. — Oh ! non, Monsieur. — Alors, écoutez-moi : Je suis M. Ingram, directeur de l'Hôtel du Nouveau-Monde et j'ai besoin d'un cirer de chaussures. Venez me voir demain et nous causerons.

Le lendemain, Jim fut engagé à l'Hôtel du Nouveau-Monde. Il eut une petite chambre très propre. On lui fit faire une sorte d'uniforme aux couleurs voyantes et les clients de l'hôtel lui donnèrent des pourboires qui constituèrent un solide pécule à côté de son salaire.

Au bout de deux ans, M. Ingram mourut. Le nouveau directeur fut un homme aussi jeune que le précédent était vieux. D'une bonité de fer, M. Travers, c'était son nom, changea complètement le genre de la maison et un ordre remarquable régna partout.

Dans un couloir, Jim trouva un jour une bague en or sur laquelle était incrusté un diamant. Il fit aussitôt part de cela à M. Travers, qui fut ravi. — La cliente à qui appartient le bijou m'a prévenu, dit-il, et je ne saurais que faire pour le retrouver. Pour récompenser Jim, M. Travers le nomma caissier.

Jim ne se sentait plus de joie. L'avenir était à lui, il n'en doutait plus maintenant. De nouvelles préoccupations envahirent l'esprit ambitieux de Jim. Il lui fallait mieux, toujours mieux. Il chercha, il chercha une place de caissier plus rémunératrice que la sienne. Et il trouva enfin une situation dans une grande banque anglaise.

Que pouvait-il vouloir de plus, direz-vous ? Il voulait tout. Il voulait toujours mieux. Il avait vingt-et-ans maintenant et son gain de 200 dollars par mois ne lui suffisait plus. L'avancement qu'il avait demandé lui avait été temporairement refusé, en raison de la crise des affaires. Un jour que Jim songeait mélancoliquement, plusieurs hommes entrèrent en groupe dans la banque. Tirant des revolvers de leurs poches, ils les braquèrent sur les employés.

Haut les mains et silence ! cria celui qui semblait être le chef de la bande. Il n'y avait qu'à s'exécuter. Mais Jim, prompt comme l'éclair, se gissa sous son comptoir et, invisible, parvint à sortir doucement. Le cœur battant, il se faufila derrière les bandits, s'empara d'une grande plaque de verre qui ornait le dessus d'une table et la précipita brusquement sur le plancher. Il y eut un grand fracas de verre brisé. Les bandits sursautèrent, croyant à un danger. Quelques employés eurent tôt fait de s'armer et de réduire aussitôt les énergumènes à l'impuissance. Pour Jim, c'était un véritable triomphe. Appelé chez le directeur, il fut chaudement félicité pour son initiative et son courage.

Je tiens à vous proposer ma reconnaissance, dit le directeur. A partir d'aujourd'hui, je vous nomme fondé de pouvoir. Il ne tient qu'à vous de montrer que vous pouvez tenir cet emploi. Jim devint ainsi quelque un. Sur la porte de son bureau, on écrivit : M. J. Rodgers, et son salaire augmenta jusqu'à 500 dollars par mois.

Assis à un grand bureau, il recevait les clients, faisait des affaires, se sentant sur le chemin de la fortune. Un matin, quelqu'un frappa discrètement à sa porte vitrée et entra. C'était un homme habillé avec élégance, assés jeune encore. Jim le reconnut. C'était celui qui lui avait involontairement fait présent de 10 dollars, de ces 10 dollars qui avaient été le point de départ de sa carrière. — Asseyez-vous donc, dit-il à l'inconnu.

Et, comme celui-ci se mettait en devoir de proposer une affaire, trop vague pour être honnête, il l'interrompit : — Inutile, Monsieur, dit-il, je vous connais. Vous ne vous souvenez probablement pas de moi, n'est-ce pas ? Je suis ce cirer de journaux qui n'avait pas la monnaie de 10 dollars... Au fait, la voici cette monnaie.

Surpris, l'homme empocha machinalement les pièces d'argent alligées sur le bureau. — Et maintenant, je ne vous retiens pas, dit Jim, la police vous guette toujours probablement et dans votre intérêt, je vous dis de partir. Seulement, je vous remercie pour ce prêt que vous m'avez fait jadis. Il m'a permis de devenir ce que je suis.

Il se leva, reconduisit son visiteur. A ce moment, la sonnerie du téléphone résonna. C'était le directeur qui voulait voir Jim. — Podgers, lui dit-il quand il fut monté chez lui, je deviens vieux et je prends ma retraite. Le Conseil d'administration vous nomme à ma place... Une fois de plus, c'était un coup de chance.

A cette époque, Jim avait trente ans. Sa montée en grade continua de plus en plus rapidement. A quarante ans, il devint directeur général de toutes les agences de la banque. L'expérience, il l'avait laissée résolument de côté. Il s'était lié à sa chance, à son esprit souple. Les connaissances nécessaires, il les assimila par la pratique.

On m'a raconté que vous avez été cirer de journaux à vingt ans, lui dit un jour un de ses collègues. Comment donc avez-vous fait pour arriver au point où vous en êtes ? — Confortablement calé dans son fauteuil, le cigare à la bouche, M. Jim Rodgers sourit avec condescendance et dalgina répondre : — Voyez-vous mon ami, murmura-t-il, il y a trois choses qu'il faut avoir pour réussir. Ce sont : l'espoir, l'énergie et la chance. Un homme qui tient ces trois choses-là entre ses mains a tout.

LAMOUCHE.

Jeux d'esprit

MOTS EN TRIANGLE ISOCELE

ENIGME

Les premiers travaux à l'aiguille

Une jolie nappe à thé

Encore une partie de cache-cache ! Encore une partie de ballon ! Encore une partie de collin-mallard ! Tousjours encore ! L'infortuné Susan ne se lasse pas et n'admet pas que sa sœur la laisse seule. Quel petit tyran ! Mais Germaine, paisible, raisonnable.



En passant dans une allée, je fus attiré par une odeur délicieuse et prenante ; point n'était besoin d'être doué du flair d'un chien de chasse pour partir le nez en avant jusqu'à ce que j'arrive au lieu de provenance de ce parfum pénétrant et chaud... Et je tombai nez à nez, c'est le cas de le dire, avec le pavillon d'un de nos plus célèbres fabricants de biscuits. Ceci, me direz-vous, n'a rien de bien extraordinaire et vous ne voyez pas la matière à faire un article ni à utiliser, dans cette page, une place que M^{lle} Ursule aurait certes beaucoup mieux employé !

C'est très vrai mais attendez un peu car ces biscuits sont entièrement fabriqués sous les yeux du public et ils paraissent de l'état de « farine » à l'état de « paquet ficelé » en suivant une sorte de long comptoir arrondi, installé à l'intérieur du pavillon vitré.

Par un long tuyau, la pâte, mélangée, malaxée et sucrée, arriva par grosses motes et tombe, après un court passage dans une cuve réchauffante, sur une plaque mouvante. De là, elle passait dans une série de laminoirs et, au bout de trois mètres, elle est une pâte fine et parfaitement équilibrée, prête à toutes les tractations.

Une sorte de presse à imprimer s'appuie ensuite lourdement sur la pâte et remonte en laissant sur la bande farineuse, large de 60 centimètres, des quantités de petites rectangles dessinés... Ce sont les futurs biscuits, vous l'avez deviné !

Puis, une autre plaque retire avec un mouvement léger la pâte superflue et la retourne au point de départ. Pendant ce temps, les biscuits... non cuts... glissent d'une plaque sur l'autre, sans jamais se heurter ni se briser et arrivent par rangées de douze sur

prétre de beaucoup les yeux moins bryants. Ce qu'elle veut aussi en ce moment, c'est avancer son ouvrage, au grand désespoir de Susan.

Tu n'en finis plus avec ta nappe à thé, s'écrie-t-elle. A-t-on idée ! Faire quatre coins à une nappe ! En broder un état bien suffisant. Alors, un jour, tu mets la broderie à la place de maman, un autre jour à celle de papa, etc., ainsi tout le monde était content.

Mais, Germaine ne l'entend pas ainsi et reprenant la besogne commencée, elle abandonne Susan qui se console en lisant les malheurs de Sophie !

Il me semble intéressant pour vous, gentilles lectrices, de vous montrer ici le joli modèle exécuté par Germaine. Si vous avez un cadeau à faire, soit à votre maman, soit à une amie, je suis certaine qu'un pareil ouvrage sera fort bien accueilli.

Germaine a choisi de la toute bleu lin, mais une toile jaune, rose ou vert amande pourra plaire aussi. Cette nappe est encadrée d'un feston droit à points écartés que vous pourrez remplacer par un feston serré si vous le préférez.

En m'instruisant à l'Exposition

QUELQUES FABRICATIONS EN PUBLIC

Une sorte de large grille. Celle-ci disparaît lentement et, pendant la longueur de cinq mètres, on ne voit plus rien de nos biscuits. Mais ne vous en inquiétez pas trop, car ils sont en lieu



Or qu'il y a de certain, c'est que, lorsqu'ils ressortent, ils ont bien changé de couleur et sont prêts à être mangés... Mais ce n'est pas tout car, avant d'être savourés par vous, il faut d'abord qu'ils soient empaquetés !

Ne croyez pas que cela se fasse à la main ; ce serait, d'ailleurs, chose difficile étant donné qu'il sort douze biscuits à chaque seconde ! Aussi, est-ce une machine fort compliquée qui assiste les biscuits, les compte, les range et les enveloppe de papier argent et bleu... Cette félicite, c'est bien fini, et il ne me reste plus qu'à vous dire : bon appétit.

DELUNE.

DESSIN-SURPRISE COURS DE DESSIN



DEVOIR N° 3 « LE VILLAGE »



REBUS

Mots croisés illustrés

SALADIN A LA CAMPAGNE

Funerary notices for Madame Veuve Charles PESIERE née Elisée HOURIEZ, including details of her death and funeral arrangements.

Funerary notice for Monsieur Emile PROUVOT-DEPRET, Chevalier de la Légion d'honneur, including details of his death and funeral arrangements.

Funerary notice for Monsieur Victor BERNARD, Maître-Artisan, including details of his death and funeral arrangements.

Funerary notice for Monsieur Charles DEWASCH, including details of his death and funeral arrangements.

Funerary notice for Madame veuve Louis D'HALLUIN, including details of her death and funeral arrangements.

Funerary notice for Mademoiselle Clara REBENS, including details of her death and funeral arrangements.

Remerciements et obits section containing various notices of thanks and obituaries.

Petite Correspondance section containing letters and responses from readers.